Case
FRC
6243

L'ORIGINE

DES

MAUX,

ET

LA MANIERE DE LES REPARER;

Dédié à la Nation.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

L'ORIGINE DES MAUX
ET
LA MANIERE DE LES REPARER,

Dédié à la Nation.

De la nécessité et des moyens de rendre à la France sa tranquillité, sa force, sa gloire et son bonheur, en arrêtant irrévocablement la circulation et la sortie des grains.

IL y a quatorze cens ans que la monarchie françoise existe, elle n'étoit qu'un point ; mais le soin de faire valoir ses terres et d'en garder les productions lui donna des forces petit à petit, elle réunit à la couronne plusieurs provinces, toutes convinrent de payer leur part des contributions, mais aucune ne laissa sortir ses productions nourricieres, et c'est à cette précaution que la France doit sa population, sa richesse, son commerce, ses arts libéraux, enfin tous les avantages dont les campagnes et les villes ont joui jusqu'à l'instant où le gouvernement a permis la circulation, c'est-à-dire, le moyen de renchérir la denrée, d'affamer l'endroit qui l'avoit produit, de faciliter les cachettes et préparer ainsi toutes les révolutions (1).

Les maux actuels sont l'exportation et le déficit du trésor royal, leur origine vient du ministere de M. de Choiseul, c'est lui qui a préparé nos calamités, son insatiable amour de l'or lui a fait adopter le système de mettre en bled toutes

(1) Paris à sa généralité, nulle province ne manque, mais si une partie du royaume, pouvoit (ce qui n'est jamais arrivé) éprouver deux mauvaises récoltes, les autres seroient autorisées à lui donner des subsistances, en attendant point de transport.

On parle de magazins, sans doute, il vaut mieux de mauvais pain que de n'en point avoir du tout ; mais le François doit-il manger le bled de 3 ans quand son pays en fournira des trois semaines à l'étranger ? doit-il voir l'industrie, les arts, les sciences, continuer à se transporter ailleurs, tandis que graces à l'exportation il ne pourra soutenir aucun commerce.

les terres du royaume, il a même porté le fer et le feu en Pologne, et a suscité la guerre ailleurs, parce que ceux qui se battent ne cultivent pas, et achetent le bled a quelque prix que ce soit.

Le royaume de France est riche par sa terre, qui est d'un bon rapport, et par une grande population d'hommes robustes, spirituels et laborieux ; mais M. de Choiseul qui ne vouloit que de l'or, s'est fort peu inquiété de connoître la vraie richesse pourvu qu'il en eut la représentation factice.

L'exportation a ôté le travail et l'existance à la moitié des François, elle a chassé des villages, bourgs et hameaux, leurs vrais habitans, elle a écrasé le commerce, elle a fait tomber les manufactures, elle a détruit les mœurs, elle a nécessité la construction des dépôts de mendicité, et malgré cette horrible précaution, elle n'a fait des campagnes quoique chargées de riches moissons, que de vrais déserts où le peu de vivans qu'on y rencontre a plus l'air d'avoir été dix ans dans les cachôts, que d'avoir toujours habité la campagne.

L'exportation a encore ôté au journalier la pâture d'une vache, seule ressource pour procurer le lait, le beurre, le fromage au petit ménage champêtre, ah ! bientôt le malheureux fuira, et il ne restera en France (si elle subsiste) que deux états, la robe et l'épée : (1) aussi excepté le temps de la premiere administration de M. Necker, où son ordre et sa prudence ont soutenu le poids des charges et fait jouir la France d'un moment de gloire, excepté, dis-je, ce moment là, les maux faits aux campagnes se sont fait sentir dans la capitale, et forcés par la nécessité, on a vu que malgré les moyens désastreux qui fournissoient des monceaux d'or, il n'en falloit pas moins voir les coffres vuides.

Si on n'avoit pas détruit par l'exportation l'occupation, et par conséquent les moyens de vivre de la partie des François qui payent les impôts, qui prêtent au trésor royal, qui supportent les charges, on n'auroit point eu de calamité publique. La France a tant de moyens de s'affermir et de se suffire, qu'il n'y a qu'à lui rendre ses bras inutiles, repermettre à la campagne de produire non uniquement du bled, mais seulement ce qu'il en faut pour appro-

(1) Nos communes supprimées ont mis la viande a un prix excessif.

visionner le royaume, toutes les autres denrées seront cultivées, le travail et l'aisance reprendront la place de la fainéantise, mere de tout vice et de la misere, mere du désespoir ; les propriétés seront repartagées et le tiers-état viendra encore apporter à son roi et à la nation le fruit de son travail, et l'épargne des plus belles années de sa vie.

Quand Louis XV a troublé, et peu-à-peu détruit, la félicité publique en accordant l'exportation, il n'a pas assemblé le royaume pour la proscrire à jamais. Pour repeupler les campagnes, pour se faire benir et adorer, Louis XVI ne devoit rien attendre, chaque moisson depuis l'exportation a été l'avant-coureur de la disette, et les deux dernieres l'ont été de la famine la plus complette.

Les états-généraux avec la meilleure intention ne rendront pas la vie à des mille millions d'êtres morts de chagrin, de misere et de faim, ce n'est l'ouvrage ni d'un jour ni d'un an, il faut 20 ans pour faire un homme, il y en a 25 que le mal a commencé ; que de générations perdues ! mais il n'en faut que plus vîte employer le remede par la certitude de l'effet.

Un déficit dans le trésor royal auroit toujours existé, parce qu'il est une suite indispensable de l'exportation, il s'est peut-être accéléré par le peu d'intérêt et d'ordre que plusieurs de ceux qui manioient les finances y ont mis.

Mais la place de principal ministre que M. Necker méritoit en 81, au lieu de sa retraite pouvoit lui être donnée et le devoit pour le bien public, le peuple qui lui rend justice eut été content, sa prudence, son ordre, sa probité, eussent petit à petit comblé le déficit, les rentes viageres s'éteignent, quelques maisons religieuses se réunissent, sur les revenus ecclésiastiques, des remises versées dans le trésor royal, les pensions revisées, les moyens d'exister, étendus et divisés, la fidélité, l'exactitude, l'intelligence à la place du pillage et de la malversion eut tout rétabli, et si toutes les améliorations possibles n'avoient pas empêché la tenue des états-généraux, elles les auroient du moins amenés sans trouble, parce que les petits n'auroient pas quitté des villes et des campagnes, ou regne le bonheur, pour venir troubler les opérations des grands, et les grands ne pouvant ajouter à leur félicité que le bonheur général, auroient avec joie et empressement éternisé leurs noms en

suivant les traces que le gouvernement leur auroient eu préparées. Ainsi, rien ne pressoit que d'arrêter l'exportation et d'éteindre petit à petit par des moyens également supportés la dette royale et nationale.

Le peuple se plaint; sans doute, il a raison de se plaindre de trouver des torts au gouvernement; le gouvernement les a tous avec lui; puisqu'il lui a laissé ôter le premier de ses droits, celui d'exister.

Mais réfléchissant que la France n'a pas perdu un pouce de terrein, je me suis dit: elle a encore toute sa richesse, quand les hommes vivront des productions de la terre, quand les campagnes se repeupleront et que la France ne nourrira que ses habitans, elle sera riche, c'est alors que les capitalistes ne cacheront plus leur or, parceque personne ne leur enviera la représentation idéale d'nn bien qu'ils posséderont en réalité.

Avant l'exportation, le françois se croyait plus henreux que l'anglais; et il avoit raison, car un pays qui fait le commerce des grains, ne le fait qu'aux dépens du bonheur et du nombre des individus qui l'habitent. Rien n'est plus absurde que de diminuer ses forces, pour soutenir et augmenter celles des autres. Personne n'ignore que, faute de travaux, l'Angleterre fourmille de voleurs, malgré qu'on les y pende par centaine.

A Genève, le conseil et la bourgeoisie sont, quelque fois, si peu d'accord, que leurs alliés y viennent, à main armée rétablir la paix.

Les Hollandais sont-ils plus heureux? Dèsque les grands mots *liberté* et *patrie* y ont occupé toutes les têtes, ils se sont tués ou expatriés.

De tous les gouvernemens, le monarchique est celui qui rend les hommes les plus heureux; mais il faut que le roi, que les grands ne s'occupent que du bonheur des peuples: le peuple doit travailler, la joie et l'aisance doivent être le fruit de ce travail, celui des princes doit être de faire des heureux, non en répendant les dons sur quelques favoris) mais en soulageant de l'impôt des journaliers chargés de famille, en soutenant des vieillards dont les enfans sont dans l'impossibilité reconnu d'en prendre soin, et en veillant à ceque les familles. où il y a des riches, se chargent de leurs pauvres; repeupler les villes, villages, bourgs, hameaux, et tirer des horreurs de la misère, ce qui y existe encore, est l'affaire de l'exportation arrêtée: jamais ce qui

doit nourrir et habiller les hommes du peuple ne doit sortir du royaume, je dis plus, doit être cultivé avec le plus grand soin et la plus grande abondance; la France ne doit pas, pour quelques particuliers seulement, être riche en or, en argent, (1) sa richesse doit être un peuple innombrable, robuste, laborieux; ses voisins ne doivent pas être attaqués, mais doivent craindre un peuple dont chaque homme est un Hercule, dont le citoyen peut être militaire né et dont la garde est bien nourrie et bien disciplinée.

Pour le déficit du trésor royal fixer irrévocablement toutes les dépenses, ne plus faire d'emprunts, ne connoître ni les mandats et avoir un Sully pour principal ministre; vous pourriez alors dormir tranquilles sur le déficit,

Quand jusqu'au mot exportation sera oublié, la France aura de vrais françois ' le roi des sujets dévoués, parceque l'égoisme se détruira. Ce sera alors qu'un même sentiment liera les cœurs par l'amour du bien public; ce sera alors que, l'intérêt particulier disparaissant devant l'intérêt général, les hommes ne verront dans les grands et les petits que des amis et des frères.

Lorsque l'effet d'un bonheur immanquable, puisqu'il sera la suite de l'exportation arrêtée, aura rassuré les esprits et réfroidi les têtes, l'on verra les choses sous un point de vue différent: il n'y a que le malheur, le désespoir qui ayent pu faire applaudir de vrais français à l'idée de séparer les intérêts du roi de ceux de la nation; sans doute, il seroit utile de mettre des bornes aux vues intéressées de quelques ministres; sans doute, il n'en faudroit que d'avoués par le cri public; mais doit-on priver le roi et le peuple d'un Sully, d'un Colbert, d'un sage? Ah! relevons notre courage, nos productions nourricières ne seront plus por-

(1) Le bled est ce qui rapporte le plus d'argent, n'ayant rien à y faire, depuis qu'il est semé jusqu'à la moisson, voilà pourqnoi il ne vient plus de chanvre en France, c'est la Suisse qui a profité des travaux et d'un commerce si utile à l'humanité, voilà pourquoi on a arraché les mûriers et l'Espagne jouit de nos bévues et s'est approprié cette seconde branche de commerce; la Suéde a nos tanneries ce qui a ruiné la Lorraine; l'on a détruit une partie des vignes; l'on manque par la même raison d'oliviers, tout celà occupait des bras qui donnaient à la France des forces qu'elle n'a plus et que lui a ôté le commerce des grains.

tées aux étrangers. Cette circulation inutile et dangereuse sera proscrite, la misère, la famine, le désespoir s'éloigneront de notre heureuse contrée; les campagnes se repeupleront; les travaux renaîtront et, pendant l'aurore des jours heureux que l'exportation anéantie nous prépare, ne nous privons pas du plaisir d'aimer, chérir, adorer les descendans de Henri le grand: ne précipitons rien; que ce qui s'est passé en Angleterre nous instruise, que ce que vient de souffrir la Hollande nous éclaire. que ce qui est arrivé, depuis quelques années, à Genève nous apprenne à ne pas chercher à être une mauvaise copie, quand nous pouvons faire un superbe original.

FIN.

Nota. Nous prions nos lecteurs d'observer que cet ouvrage a été composé en 1789, et qu'alors nous ne connoissions du travail de l'assemblée nationale que les droits de l'homme, attendant la fin de la constitution pour en faire notre étude particuliere, et la regle unique de notre conduite.